

répertoire. Lyon sans théâtre lyrique ! Les Lyonnais privés d'un de leurs plaisirs favoris ! On juge de l'effet foudroyant que produisit l'annonce de cette nouvelle.

La réouverture du théâtre des Célestins, le 1^{er} octobre, à laquelle assistait le maire de Lyon, M. le docteur Gailleton, et où il fut personnellement et violemment injurié, permit déjà de se rendre compte des dispositions du public à l'égard d'une telle mesure ; mais ce fut bien autre chose le 21 du même mois, quand le Grand-Théâtre inaugura sa propre saison avec *le Tour du Monde en 80 jours*.

Dans la salle comble jusqu'au faite, une demi-heure avant le début du spectacle, un effroyable charivari où les sifflets, les cornes, les trompettes de bazar faisaient rage, où les cris : « Subvention ! A bas Gailleton », alternaient avec des refrains chantés en chœur, se déchaîna en tempête, déferlant indistinctement des fauteuils aux quatrième-galeries. Trois fois le rideau se leva, trois fois il dut s'abaisser devant les clameurs qui, de toutes parts, couvraient la voix des acteurs, et pour rétablir un calme relatif, le commissaire de police en fut réduit à faire évacuer par la force armée le parterre et les galeries supérieures. Encore ne fut-ce qu'au milieu d'interruptions et de plaisanteries incessantes que la pièce put parvenir, tant bien que mal, à son terme. Au premier acte, à l'entrée des membres de l'Excentric Club en habit noir, une voix cria : « Ces messieurs du conseil municipal ! ». Quand Philéas Fogg, un moment après, parla de sa fortune de deux millions : « Donnez-en une partie pour la subvention ! » articula, à son tour, un spectateur de l'orchestre, et chacune des allusions auxquelles pouvaient prêter les mots ou les situations de l'ouvrage était ainsi relevée et soulignée.

Au dehors, la foule qui assiégeait le théâtre et qui s'était grossie des expulsés de la salle, n'était ni moins bruyante, ni moins surexcitée, et il fallut, pour la contenir, faire appel, comme en 1865, lors des manifestations contre Raphaël Félix, à l'intervention de la troupe. Tandis que les gendarmes, baïonnettes au canon, dégageaient la place de la Comédie, des charges de cavalerie opéraient dans les rues adjacentes, repoussant devant elles, avec une vigueur un peu rude, tout ce qui se trouvait sur la chaussée et jusque sur les trottoirs, cependant qu'un peloton de cuirassiers, accouru en toute hâte, dispersait des groupes menaçants, massés sous les fenêtres du domicile privé du maire de Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville. Heureusement, une pluie opportune et abondante, qui survint sur ces entrefaites, acheva la déroute des manifestants ; mais il s'en était fallu de peu que cette levée de boucliers, provoquée par une inoffensive question théâtrale, ne dégénérât en véritable émeute (1).



Ces temps héroïques ne sont plus, et le public assagi n'a plus aujourd'hui de ces réactions spontanées et profondes. Son goût a évolué, et son éducation artistique s'est faite. Aux grandes voix d'autrefois qui peut-être, du reste, se sont bien tues pour

(1). *Courrier de Lyon* du 23 octobre 1882.